

mais j'ai gagné mon indépendance. Je ne fonde plus une opinion, une habitude ou un jugement sur autrui. J'ai expérimenté l'homme. Il est inconsistant.

La vertu républicaine correspond à mon idéal politique. Chaque vie incarne la dignité de la personne humaine, et aucun destin ne justifierait une quelconque exaltation de quelconque. Or le hasard s'amuse de moi. Car les hommes me témoignent une invraisemblable et excessive admiration et vénération. Je ne veux ni ne mérite rien. J'imagine la cause profonde mais chimérique de leur passion. Ils veulent comprendre les quelques idées que j'ai découvertes. Mais j'y ai consacré ma vie, toute une vie d'effort ininterrompu.

Faire, créer, inventer exige une unité de conception, de direction et de responsabilité. Je reconnais cette évidence. Mais les citoyens exécutants ne devront jamais être contraints et pourront toujours choisir leur chef. [...]

La pire des institutions grégaires se nomme l'armée. Je la hais. Si un homme peut éprouver quelque plaisir à défiler en rang au son d'une musique, je méprise cet homme... Il ne mérite pas un cerveau humain puisqu'une moelle épinière le satisfait. Nous devrions faire disparaître le plus rapidement possible ce cancer de la civilisation. Je hais violemment l'héroïsme sur ordre, la violence gratuite et le nationalisme débile. La guerre est la chose la plus méprisable. Je préférerais me laisser assassiner que de participer à cette ignominie.

Et pourtant je crois profondément en l'humanité. Je sais que ce cancer aurait dû

depuis longtemps être guéri. Mais le bon sens des hommes est systématiquement corrompu. Et les coupables se nomment : école, presse, monde des affaires, monde politique.

J'éprouve l'émotion la plus forte devant le mystère de la vie. Ce sentiment fonde le beau et le vrai, il suscite l'art et la science. Si quelqu'un ne connaît pas cette sensation ou ne peut plus ressentir étonnement ou surprise, il est un mort vivant et ses yeux sont désormais aveugles. Auréolée de crainte, cette réalité secrète du mystère constitue aussi la religion. Des hommes reconnaissent alors quelque chose d'impénétrable à leur intelligence mais connaissent les manifestations de cet ordre suprême et de cette Beauté inaltérable. Des hommes s'avouent limités dans leur esprit pour appréhender cette perfection. Et cette connaissance et cet aveu prennent le nom de religion. Ainsi, mais seulement ainsi, je suis profondément religieux, tout comme ces hommes. Je ne peux pas imaginer un Dieu qui récompense et punit l'objet de sa création. Je ne peux pas me figurer un Dieu qui réglerait sa volonté sur l'expérience de la mienne, je ne veux pas et je ne peux pas concevoir un être qui survivrait à la mort de son corps. Si de pareilles idées se développent en un esprit, je le juge faible, craintif et stupidement égoïste.

Je ne me lasse pas de contempler le mystère de l'éternité de la vie. Et j'ai l'intuition de la construction extraordinaire de l'être. Même si l'effort pour le comprendre reste disproportionné, je vois la Raison se manifester dans la vie. [...]

Religion et science²

Toutes les actions et toutes les imaginations humaines cherchent à apaiser les besoins des hommes et à calmer leurs douleurs. Refuser cette évidence c'est s'interdire de comprendre la vie de l'esprit et son progrès. Car éprouver et désirer constituent les impulsions premières de l'être, avant même de considérer la majestueuse création proposée. Quels sont alors les sentiments et les contraintes qui ont amené les hommes à des pensées religieuses et les ont incités à croire au sens le plus fort du terme ? J'observe assez rapidement que les racines de l'idée et de l'expérience religieuse se découvrent multiples. Chez le primitif par exemple, la crainte suscite des représentations religieuses pour pallier l'angoisse de la faim, la peur des animaux sauvages, des maladies et de la mort. À ce moment de l'histoire de la vie, l'intelligence des relations causales s'avère limitée et l'esprit humain doit s'inventer des êtres plus ou moins à son image. Il reporte sur leur volonté et sur leur puissance les expériences douloureuses et tragiques de son destin. Il pense même se concilier le sentiment de ces êtres par l'exécution de rites ou de sacrifices. Car la mémoire des générations lui fait croire en la puissance propitiatoire du rite pour se concilier ces êtres qu'il a lui-même créés.

La religion se vit d'abord comme angoisse. Elle n'est pas inventée mais essentiellement structurée par la caste sacerdotale s'octroyant le rôle d'intermédiaire entre ces êtres redoutables et le peuple, fondant ainsi son hégémonie. Souvent le chef, le monarque, ou

une classe privilégiée, selon les éléments de leur puissance et pour sauvegarder leur souveraineté temporelle, s'associent les fonctions sacerdotales. Ou bien, entre la caste politique dominante et la classe sacerdotale, s'établit une communauté d'intérêts.

Les sentiments sociaux constituent la deuxième cause de fantasmes religieux. Car le père, la mère ou le chef d'immenses groupes humains, tous enfin sont faillibles et mortels. Alors la passion du pouvoir, de l'amour et de la forme incite à imaginer un concept moral ou social de Dieu. Dieu-Providence, il préside au destin, il secourt, récompense et punit. Selon l'imaginaire humain, ce Dieu-Providence aime et favorise la tribu, l'humanité, la vie, il console de l'adversité et de l'échec, il protège les âmes des morts. Voilà le sens de la religion vécue selon le concept social ou moral de Dieu. Dans les Saintes Écritures du peuple juif se manifeste clairement ce passage d'une religion-angoisse à une religion-morale. Les religions de tous les peuples civilisés, particulièrement des peuples orientaux, se découvrent fondamentalement morales. Le progrès d'un degré à l'autre constitue la vie des peuples. Aussi défions-nous du préjugé définissant les religions primitives comme religions d'angoisse et les religions des peuples civilisés comme morales. Toutes les symbioses existent mais la religion-morale prédomine là où la vie sociale atteint un niveau supérieur. Ces deux types de religion traduisent une idée de Dieu par l'imaginaire de l'homme. Seuls des individus particulièrement riches, des

2. Paru dans le *Berliner Tageblatt* du 11 novembre 1930.